



AVANT LA SCÈNE, LE TEMPS DU LIVRET

ESTEBAN BUCH

La visite de Margaret Thatcher à Augusto Pinochet à Londres le 26 mars 1999, quelques jours après le refus – temporaire – des juges anglais de le libérer pour des raisons de santé, est facile à visionner sur Internet. Dans les JT de l'époque, l'ancien dictateur accusé de génocide y écoute comme en transe son alliée de la Guerre des Malouines de 1982 contre l'Argentine, venue lui prêter main forte face à la justice de son propre pays : « Aussi, vous avez amené la démocratie au Chili. Vous avez fait une constitution, vous

Esteban Buch. Né en 1963 à Buenos Aires, de nationalité française et argentine, Esteban Buch est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, où il dirige le Centre de Recherches sur les Arts et le langage (CRAL, EHESS/CNRS) et la spécialité Musique du Master de l'EHESS. Spécialiste des rapports entre musique et politique au XX^{ème} siècle dans une perspective historique et musicologique, il a consacré des recherches à des figures du canon musical classique et contemporain, telles que Beethoven, Schoenberg et Ginastera. À partir d'une enquête sur les musiques politiques (hymnes nationaux), il a travaillé par ailleurs sur la musique dans des contextes de violence politique tels que la Première Guerre mondiale, le Troisième Reich, ou les dictatures militaires en Argentine. Il s'intéresse également aux rapports entre musique savante et musique populaire (le tango en particulier), dans le cadre d'une réflexion plus générale sur les théories sociologiques de la culture. Il est notamment l'auteur du livret de *Richter – Un opéra documentaire de chambre*, de Mario Lorenzo, créé en 2003 à Buenos Aires et à Paris (coproduction T&M, Festival d'Automne, CETC). Son dernier ouvrage paru est *L'affaire Bomarzo – Opéra, perversion et dictature* (Éditions de l'EHESS, 2011).

l'avez mise en vigueur. Il y a eu des élections et, tirant les conséquences du résultat, vous avez démissionné. » Ils échangent des sourires, tandis que le traducteur chilien du général enjolie les propos de l'ancien Premier ministre : « Élections *libres* », sussure-t-il, au lieu d'« élections ». Ainsi refont surface les débris d'une histoire dont la brutalité perce malgré la démarche hésitante des deux vieillards. Et surtout, malgré la banalité du cadre, cette maison sans âme et sans couleur, ce kitsch britannique post-colonial, où le général aura passé plus de cinq cents jours enfermé à regarder la télévision.

La dictature, la guerre, la misère, la mort, voilà de quoi ces quelques minutes sont faites. Et une fidélité de principe aux « histoires vraies » et aux documents histo-

riques¹ fait que ces phrases se retrouvent telles quelles dans le livret, celui d'un spectacle conçu en dialogue avec Sebastian Rivas comme un « opéra du temps réel », au double sens du temps historique et de l'informatique musicale. De fait, il n'est guère de mots prononcés par les personnages de Thatcher² et Pinochet³ qui ne proviennent de leurs propres discours, comme antidote à la tentation de la caricature. Cependant, chaque fois que je revois la scène, je ne peux m'empêcher de rire. Surtout lorsque Pinochet, flanqué de sa femme tel un bibelot, se fend d'une allusion à son « humble demeure », puis enchaîne sur

l'affection qu'il porte à « madame la baronne », ce *cariño* en espagnol que les journaux anglais rendront

1. Esteban Buch, *Du document à l'opéra : à propos du livret de Richter, théâtres & musiques* n°1, 2003.

2. Margaret Hilda Thatcher, **Baronne Thatcher** (1925). Première femme Premier ministre du Royaume-Uni, de 1979 à 1990 (le plus long mandat sans interruption de Premier ministre au Royaume-Uni, depuis le début du XIX^{ème} siècle).

3. Augusto José Ramón **Pinochet Ugarte** (1915-2006). Président du Chili de 1974 à 1990. Commandant en chef de l'armée chilienne, le général Pinochet prend la tête du coup d'État du 11 septembre 1973 contre le gouvernement du président socialiste Salvador Allende, élu démocratiquement en 1970.

tout simplement par *love*. Je me dis alors que toute cette rencontre, dûment mise en scène pour les caméras de télévision, est une véritable comédie. Et que les meilleures comédies se trouvent souvent dans les faits bruts, plutôt que dans les gloses qu'on en fait à des fins de critique politique ou morale. Ce comique du réel est le trésor caché de la fable sinistre que fut l'« amitié » entre les alliés de 1982, et c'est sans doute ce qu'il y a de plus difficile à rendre dans un livret. D'autant plus qu'au fil des versions successives, il a fallu élaguer, tendre toujours vers l'abstrait, sacrifier par exemple le détail de ce catalogue des crimes de Pinochet déroulé par son serviteur, que j'avais lu dans l'accusation du juge Baltasar Garzón comme un écho monstrueux de celui de Don Giovanni : « D'abord les corps. Sous votre gouvernement, au Chili, entre 1973 et 1990, plus de 300 000 personnes sont privées de liberté, dit l'accusation. Plus de 100 000 personnes sont obligées à s'exiler, dit-elle. Plus de 50 000 personnes sont torturées, dit-elle. Les personnes mortes et/ou disparues sont presque 5000, dit-elle, sénateur. »

Si Margaret Thatcher était allée voir Augusto Pinochet à l'abri des caméras, son geste aurait été tout aussi grave du point de vue moral, mais il n'aurait pas eu ce potentiel mythologique qui en fait, me semble-t-il, un bon sujet d'opéra. Le texte se nourrit de l'histoire des médias, au point de basculement entre une Guerre des Malouines livrée en 1982 quasiment sans journalistes, et une Guerre du Golfe de 1990 que beaucoup compareront à un jeu vidéo *live*. À défaut d'images authentiques, on eut droit à l'époque à une mémorable

opération d'intox, où à Buenos Aires on répétait encore, à la veille de la capitulation du 14 juin, que la victoire était proche. Le spectacle *Aliados* et ses dispositifs techniques sonores et visuels deviennent dans cette perspective un jeu avec les règles de la société du spectacle

en général, tout autant qu'un pari sur la capacité de l'opéra contemporain à se saisir du cours de l'Histoire par la médiation des médias, plutôt que par celle du mythe ou de l'anachronisme.

Ce geste, loin d'être neuf dans l'histoire du genre, date de l'avènement des médias modernes. C'est moins la traversée

de l'Atlantique par Charles Lindbergh que ses échos à la radio et dans la presse qui auront poussé Bertolt

Brecht, Kurt Weill et Paul Hindemith à écrire en 1929 l'opéra radiophonique *Der Lindberghflug*⁴. Une génération plus tard, c'est un Luigi Nono bouleversé par la couverture médiatique d'une catastrophe

minière en Belgique, puis par celle des inondations de la vallée du Pô, qui entreprend l'opéra

*Intolleranza 1960*⁵, où l'actualité politique est présente jusque dans le titre. En 1987, Peter Sellars choisit d'ouvrir *Nixon in China*⁶ de John Adams et Alice Goodman par une copie conforme des photos de presse montrant l'arrivée du président américain à l'aéroport de

Pékin quinze ans plus tôt. De l'époque du *Zeitoper*⁷ à nos jours, le fil minoritaire d'une forme d'opéra ou de théâtre musical aux prises avec la réalité politique et sociale n'aura cessé de se mêler à la grosse ficelle



4. Enregistrement du *Vol de Lindbergh*, 1929.

5. *Intolleranza 1960* (1961, Venise). Opéra de Luigi Nono. Livret sur des textes de Henri Alleg, Bertolt Brecht, Paul Éluard, Julius Fučík, Vladimír Maňakovski, Angelo Maria Ripellino et Jean-Paul Sartre.



6. *Nixon in China* (1987, Houston).

d'une institution-opéra volontiers conçue en dehors du temps de l'Histoire⁸.

La rencontre de Nixon et Mao constitue d'ailleurs le précédent direct de celle de Thatcher et Pinochet, y compris par ses côtés burlesques. Mais on sait que le politique parcourt toute l'histoire de l'opéra, et que le drame du pouvoir saisi par l'expérience des puissants est l'un de ses thèmes récurrents. Au sein du répertoire, c'est peut-être Philippe II et le Grand Inquisiteur à l'acte IV du *Don Carlo* de Verdi qui offrent le meilleur exemple d'une rencontre entre deux grands personnages alliés avec le mal. Et face à ce duo terrible du monarque tourmenté et du vieillard aveugle, on peut dire avec Pagliaccio : *La commedia è finita*. Le duo de Thatcher et Pinochet est un écho ironique des conventions du genre, mais leur entente n'a rien d'une plaisanterie. Ces deux astres noirs de la droite mondiale des années 1980 restent unis par leur politique farouchement antipopulaire, davantage en fait que par leur alliance occasionnelle contre un régime plus sinistre encore, la dictature instaurée à Buenos Aires par le général Videla⁹ le 24 mars 1976, celle du général Galtieri¹⁰ qui se lancera à la conquête des Malouines. C'est toutefois ce tiers absent de la scène principale, cette dictature argentine évoquée par le personnage du Conscriit, avec son cortège de morts, de disparus, de torturés, d'enfants volés, qui organise les coordonnées morales d'*Aliados*.

7. Zeitoper. « Opéra d'actualité ». Genre des années 1920, qui représentait l'homme nouveau lié au monde moderne, notamment par le biais des inventions technologiques, de la vitesse, du sport, du renouvellement des mœurs ou des phénomènes de mode.

8. Voir Esteban Buch, *Pourquoi pas le vingt heures ? À propos de l'actualité dans l'opéra du vingtième siècle*, in *La parole sur scène. Voix, texte, signifié*, Giordano Ferrari L'Harmattan, 2008.

9. Jorge Rafael Videla (1925). Il dirige l'Argentine après le coup d'État militaire du 24 mars 1976 qui destitua Isabel Perón, et jusqu'en 1981, date à laquelle il cède la présidence au général Roberto Eduardo Viola.

10. Leopoldo Fortunato Galtieri (1926-2003). Il dirige l'Argentine du 22 décembre 1981 au 18 juin 1982, pendant la période dite de « Processus de réorganisation nationale ».

La Guerre des Malouines ne permet guère de distinguer entre les bons et les méchants, du moment qu'au niveau des États, il n'y eut que des méchants. Côté argentin, le débarquement militaire du 2 avril 1982



11. Commando britannique en route vers Port Stanley, juin 1982.

sur ces îles proches des côtes de la Patagonie, occupées par les Britanniques en 1833 et toujours disputées, fut une aventure nationaliste improvisée par un régime criminel aux abois, après six ans de massacres d'opposants et de catastrophe sociale et économique. Côté anglais, le pouvoir, qui venait de laminer les mouvements sociaux, saisit l'occasion pour se refaire une santé politique à grands coups de propagande impérialiste, et envoya dans l'Atlantique Sud une

armada qui eut raison des forces argentines en quelques semaines. Le conflit coûta la vie à près d'un



12. Le *Crucero General Belgrano*.

millier de personnes, dont quelque trois cents conscrits argentins mal équipés et mal entraînés, à qui bien sûr on n'avait pas demandé leur avis avant de les envoyer combattre une armée de professionnels parmi les mieux préparés au monde¹¹. Beaucoup de ces garçons nés comme moi

en 1963 périrent le 2 mai dans le naufrage du *Crucero General Belgrano*¹², un vieux navire de guerre américain

13. **Juan Domingo Perón** (1895-1974). Militaire et homme politique argentin. Président de l'Argentine de 1946 à 1955 et du 12 octobre 1973 à sa mort le 1^{er} juillet 1974, date à laquelle lui succède sa troisième épouse Isabel Martínez de Perón.

qui avait survécu à Pearl Harbour avant d'être racheté par l'Argentine de Perón¹³, et que Margaret Thatcher donna l'ordre de couler malgré le fait qu'il se trouvait au large de la zone

d'exclusion décrétée par son propre état-major. C'est d'ailleurs le trouble et l'interminable tentative de justification de cette action qui, dans la pièce, donne au personnage de Thatcher sa véritable densité humaine. Le Conscrit qui hante *Aliados* du début jusqu'à la fin, rêvant d'une désertion qui ne s'accomplira que dans la mort lors du naufrage, est ainsi une victime innocente des alliances de l'époque. De toutes les alliances, fût-ce de manière symbolique : entre la Grande-Bretagne et le Chili au moment du conflit, mais aussi entre le Chili et l'Argentine lors du plan Cóndor pour l'extermination des opposants aux militaires en Amérique latine, et même entre l'Argentine et la Grande-Bretagne, alignés dans la Guerre froide derrière les États-Unis. Dans la mesure où le livret exprime une position politique, c'est un pacifisme antimilitariste et une condamnation de toutes les dictatures.

On connaît pourtant les risques des pièces trop didactiques ou trop militantes, et c'est les yeux grands ouverts que le livret d'*Aliados* tente de creuser le sillon brechtien. Du point de vue dramaturgique, plusieurs éléments l'éloignent de la pièce à thèse en complexifiant le dispositif. « D'abord le corps. Non. D'abord le lieu. Non. D'abord les deux » : l'invocation lancinante de cette phrase de Samuel Beckett tirée de *Cap au pire*¹⁴, un texte au titre parfait pour cette histoire, est là pour dire la difficulté de stabiliser les hiérarchies entre les personnes et les espaces. Dans un sens comparable vont les personnages de l'aide de camp et l'infirmière, qui, non contents d'assister physiquement les deux vieillards, sont aussi les opérateurs de leurs mémoires défaillantes. C'est en effet autour de la mémoire et de l'oubli que se joue leur

14. *Cap au pire*. De Samuel Beckett, publié en 1983.

destin personnel et historique, sous la forme d'un paradoxe du genre *Catch-22*¹⁵ bien connu depuis la Guerre

15. *Catch-22*. Roman de Joseph Heller publié en 1961. Livre culte des opposants à la Guerre du Vietnam.

du Vietnam. Le personnage de Thatcher doit conserver la mémoire pour servir de modèle à la statue qui perpé-

tuera son image, quitte à ce que l'impossibilité d'oublier le Belgrano menace de lui faire perdre l'esprit. Pinochet doit paraître fou pour que les médecins du tribunal le laissent rentrer chez lui, calcul cynique qu'il doit mener lucide alors même qu'il est vraiment en train de perdre la tête. Les manipulations de ces états mentaux par l'infirmière et l'aide de camp sont comparables au comportement ambigu des gouvernements chilien et britannique face à ces deux figures controversées. Les corps des deux jeunes gens qui s'unissent dans un tango fugace sont ainsi comme des allégories de l'État, dont la puissance se focaliserait tout à coup sur un fauteuil roulant et une tasse de thé.

Dans l'univers fictionnel d'*Aliados* se croisent pour ainsi dire à angle droit le présent de Thatcher et Pinochet en 1999 et leur passé commun d'alors, celui de leur temps au pouvoir jusqu'en 1982, qui fut aussi le



16. Prisonniers argentins à Port Stanley, juin 1982.

dernier temps de tous les hommes tombés sur la scène du Théâtre des Opérations de l'Atlantique Sud¹⁶, comme l'appelait le jargon militaire de l'époque. Soit deux moments de la fin de ce XX^{ème} siècle qui aujourd'hui commence à s'estomper dans nos mémoires, voire qui bascule tout

entier hors du champ mémoriel des plus jeunes. Deux chansons citées dans le texte servent en sourdine de

marqueurs temporels additionnels, *The Way You Look Tonight*, le standard de Jerome Kern de 1937 par lequel l'infirmière rappelle sa jeunesse à Margaret Thatcher, et *Yo pisaré las calles nuevamente*, que Pablo Milanés dédia à la mémoire de Salvador Allende après le coup d'État du 11 septembre 1973, et qu'Augusto Pinochet détourne pour annoncer son retour triomphal à Santiago. Voilà pour les principaux repères inscrits dans ce livret bilingue, qui fait de l'incapacité des deux protagonistes à se comprendre directement en temps réel une source supplémentaire de distorsions rythmiques, existentielles et politiques.